

Nom d'un dragon !

PAR MÉLANIE FIEVET

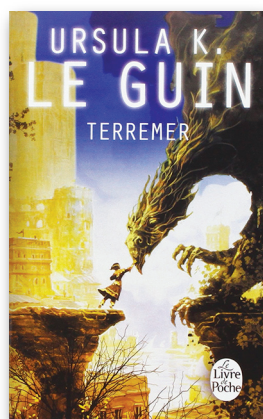
C'est à l'animal le plus littéraire qui soit que nous confions l'épilogue de ce dossier. À combattre ou à apprivoiser, maléfiques ou protecteurs, les dragons sont largement convoqués par les romanciers contemporains. De la figure positive de la mythologie orientale à la figure à vaincre de l'imaginaire chrétien, les dragons ont pris possession des univers de fantasy dont ils incarnent le merveilleux, si absent des dystopies, l'autre grande tendance romanesque de notre temps. Mélanie Fievet examine pour nous ces intrigantes grosses bêtes.



Mélanie Fievet
Membre associée du CÉRÉDI
(Centre d'études et de
recherches
éditer-interpréter).
Professeure agrégée de
Lettres classiques.
Communication à venir :
« Le cycle de Terremer, un
archipel littéraire aux
sources de la fantasy
(dans le cadre du Mois de
l'imaginaire,
Issy-les-Moulineaux,
22 octobre 2019).



↑
Christopher Paolini : *La Fourchette, la Sorcière et le Dragon*. Nouveau tome d'Eragon à paraître le 18 septembre chez Bayard.



←
J.R.R. Tolkien : *Le Hobbit*. Smaug le Doré.
(Par David Demaret, CC BY-SA 3.0, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=47322589>)

Au bal des succès de la littérature jeunesse, les dragons semblent s'être taillé une place de choix parmi les vampires, les sorciers et les dystopies – une place plus assurée, même, que pour ces derniers, puisqu'on ne saurait leur reprocher d'être les représentants d'une quelconque « mode » vite passée. Non, la fantasy et les dragons, c'est une histoire qui dure : dans l'héraldique de l'édition, ils symboliseraient presque le genre à eux tout seuls, étalant leur envergure majestueuse sur bon nombre de couvertures. Si on s'intéresse, ici, à la littérature jeunesse, force est de constater que dans bien des esprits, la fantasy en général reste perçue comme une littérature destinée aux « gamins », aux « ados ». On évoquera donc, dans ces lignes, des romans spécifiquement à destination du jeune public mais également des œuvres qui ont été adoptées par lui, puisqu'elles se côtoient aussi bien dans les rayonnages des librairies que dans l'élaboration des mondes secondaires.

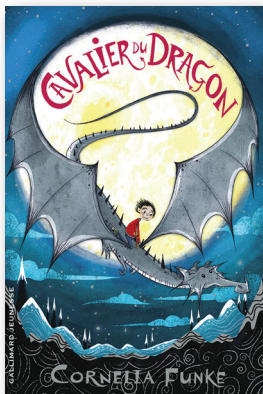
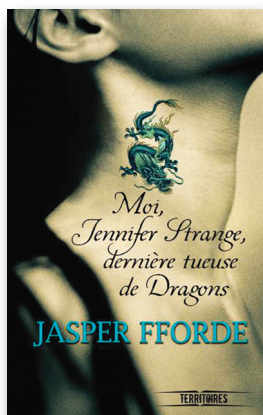
Pourquoi, alors, les dragons se sont-ils imposés comme l'animal par excellence de la littérature imaginaire ? Quelle fascination exercent-ils qui explique que, depuis les années 1950, rien n'ait pu les détrôner dans le bestiaire romanesque ?

Parce que ce sont des animaux, et des monstres, et des personnes, et plus encore que cela, pourrait-on répondre. Mais le mieux est encore de faire place à ces grosses bêtes, si elles veulent bien se laisser examiner...

VAINCRE OU DOMESTIQUER

L'histoire du dragon dans la culture occidentale est assez balisée : il est le monstre que le héros affronte et tue, récupérant ainsi un trésor magique (la Toison d'Or dans le mythe de Jason, l'or maudit dans la légende de Siegfried), ou libérant une princesse (dans de nombreux récits de chevalerie, légendes ou contes). La symbolique biblique ajoute, à sa monstruosité, une nature intrinsèquement maléfique, l'associant au diable, de la Genèse à l'Apocalypse – que l'on pense à saint Michel, puis à saint Georges. Les premiers dragons de la littérature jeunesse ne dérogent pas à la règle : le dragon, c'est ce que l'on doit vaincre. Il peut être l'ennemi extérieur, comme Smaug dans *Le Hobbit* (1937), force de destruction et de corruption que rien ou presque ne semble capable de détruire ; il peut aussi être l'ennemi intérieur, comme dans *L'Odyssée du Passeur d'Aurore* (1952), où l'insupportable Eustache se retrouve transformé en dragon et accomplit ainsi sa rédemption, prenant enfin la mesure de tous ses torts et s'efforçant de trouver le salut. Le dragon constitue un adversaire de choix, parce qu'il allie une force physique terrassante à un esprit rusé et retors : loin d'être une simple brute, il est d'une intelligence redoutable.

Mais chez Tolkien ou Lewis, les héros auxquels l'enfant s'identifie ne sont pas vainqueurs du dragon : le pourraient-ils seulement, et le voudraient-ils, même ? C'est sans doute à une autre victoire qu'aspirent les jeunes lecteurs : triompher non par la force physique dont ils se sentent dépourvus, mais par l'intelligence et l'empathie. Bref, dompter le dragon plutôt que le tuer. Dans *Le Sorcier de Terremer* d'Ursula Le Guin (1968), le héros, Ged, conduit à la mort quelques dragonnets, mais c'est finalement par la parole, et par



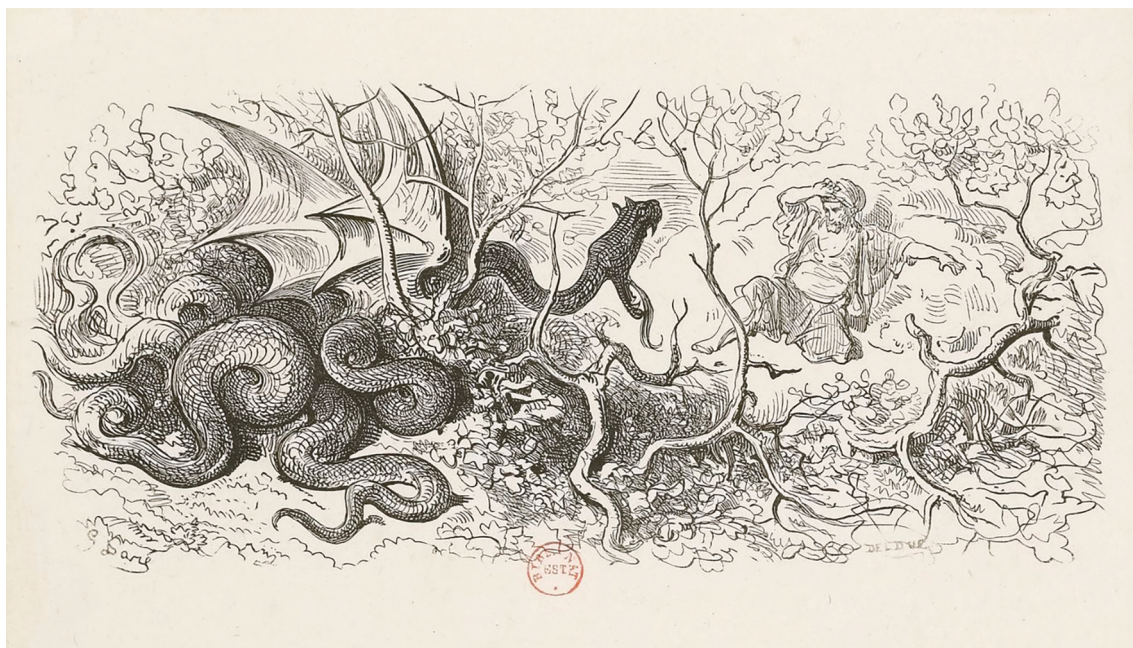
le pouvoir des noms, qu'il arrache du dragon la promesse de ne plus attaquer. Et le titre du roman de Jasper Fforde, *Moi, Jennifer Strange, dernière tueuse de dragons* (2010) est déceptif, puisque l'héroïne vit dans un monde duquel les dragons semblent avoir disparu – et que lorsqu'un spécimen réapparaît, elle comprend que le tuer n'est peut-être pas la mission qu'elle souhaite accomplir... Il s'agit donc d'éviter le combat, ou mieux encore, d'accomplir un exploit d'une autre trempe : apprivoiser le dragon. Dans la série *Harold et les dragons* de Cressida Cowell (2003), le héros confie ainsi au lecteur, avec humour, ses secrets de dressage : à ses côtés, le roman se fait bestiaire, mine de renseignements sur des bêtes qu'il s'agit de comprendre, et non d'abattre.

Les représentations orientales du dragon ont fait beaucoup pour ce changement de paradigme, puisque le dragon asiatique est une créature puissante, certes, mais bienfaisante. Au lieu d'une bête terrestre et trapue, c'est une créature aérienne ou aquatique au long corps serpentin. Son adoption par les codes de la fantasy a certainement été facilitée par l'image du merveilleux Fulchur/Falcor, le dragon porte-bonheur de *L'Histoire sans fin* de Michael Ende (1979). Cette figure se fait plus familière encore avec l'arrivage des mangas en France à partir des années 1980, de la série des *Dragonball* au gracieux garçon-dragon Haku dans le dessin animé *Le Voyage de Chihiro*. Les deux traditions se conjuguent : dans *Cavalier du dragon* de Cornelia Funke (1997), le dragon, venu d'Écosse et cracheur de feu, porte toutefois le nom de Lóng, la désignation en chinois du monstre ; le roman prend d'ailleurs plaisir à mêler des images héritées des traditions européennes et asiatiques, mais aussi indiennes.

La figure du sauroctone – le chevalier ou saint tueur de dragons – semble avoir été durablement remplacée par celle du cavalier de dragons. Le genre de la « dragon fantasy » a fermement pris son envol dans les années 2000, fort de l'engouement de toute une génération pour la trilogie de *L'Héritage* (2003-2011), où Christopher Paolini racontait les exploits du dragonnier Eragon et de sa dragonne Saphira. Il s'est depuis solidement maintenu, notamment dans des publications pour les 8-12 ans, comme le cycle de Marie-Hélène Delval *Les Dragons de Nalsara* (2008-2014). Dans cette veine particulière de la fantasy, le dragon revêt tantôt les attributs d'une monture rêvée, tantôt ceux d'un animal familier loyal, souvent adopté alors qu'il est petit et vulnérable, voire à l'état d'œuf : le rêve du cheval et le rêve du chien. Le cavalier, d'abord faible ou seul, devient, du fait de cette amitié, exceptionnel. À travers le personnage, le lecteur se réapproprie une tradition littéraire bien frayée et la détourne, redéfinissant les valeurs héroïques en conformité avec ce qu'il est ou aspire à être.

MONSTRE OU PERSONNAGE

Même dompté, toutefois, le dragon demeure fascinant par sa puissance. Les trois apparitions de dragons dans la saga *Harry Potter* résument bien l'ambivalence de la créature dans la fantasy : Norbert, le dragonneau adorable, dans le premier tome ; le Magyar à pointes, adversaire à surpasser, dans le quatrième ; et le dragon de Gringotts, adjuvant malgré lui, dans le septième. Le même monstre évoque à la fois les ressources d'émerveillement du monde

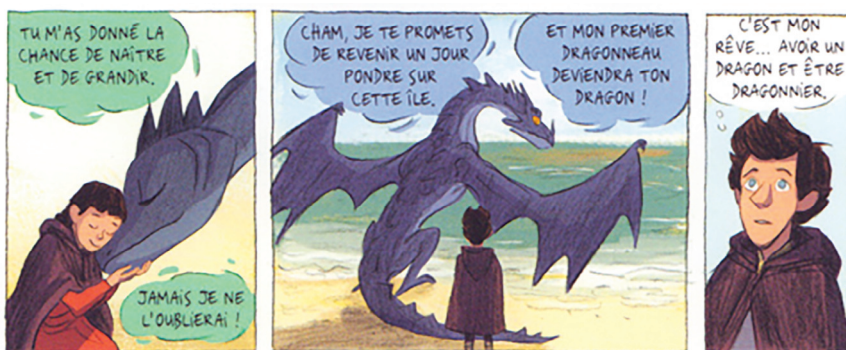


↑
Vignette, fumé pour l'illustration de :
Jean de La Fontaine *Fables* : « Le
Dragon à plusieurs têtes et le
dragon à plusieurs queues.
in Gallica.bnf.fr

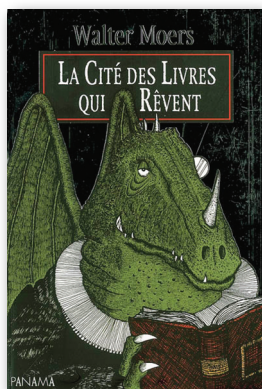


←
Michael Ende : *L'Histoire sans fin*,
Hachette, 2014
(première publication en France : Stock, 1984).

↓
Photo tirée du film "L'Histoire sans fin" de Wolfgang Petersen (1984).
© Flash Pictures



→
Marie-Hélène Delval, Pierre Oertel,
dessin Glen Chapron : *Les Dragons*
de Nalsara, BD Kids.



magique, et les menaces qui y couvent, comme le résume avec humour la devise de l'école : « Draco dormiens numquam titillandus » (Ne jamais chatouiller le dragon qui dort) – les dragons, c'est sympa, mais attention quand même...

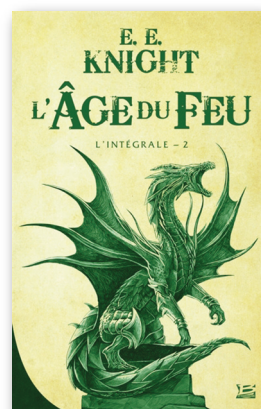
Bien entendu, certains romans ne se privent pas pour chatouiller lesdits dragons, forts de la tradition qui veut que l'humour soit d'autant plus savoureux qu'il vient piquer des êtres majestueux ou supérieurs. Terry Pratchett s'amuse beaucoup à imaginer des dragons flatulents (par exemple dans *Au guet*, 1989, et *Le Dernier héros*, 2003). D'autres auteurs en font les sympathiques protagonistes d'univers où ils sont animés de préoccupations apparemment peu draconiques, comme le débonnaire Hildegumst Taillemys, narrateur et héros de *La Cité des livres qui rêvent* de Walter Moers (2004) : comme tous ses compatriotes de Zamonie, ce n'est pas un monstre, mais un érudit bibliophile acharné, qui ne dévore que des bouquins. Et les cinq « dragonnets du destin » des *Royaumes de feu* de Tui T. Sutherland (2012-...) ont des préoccupations que ne renieraient pas la plupart des ados : prendre confiance en eux, se libérer de la surveillance des adultes, fonctionner en groupe solidaire malgré les heurts ou les émois, trouver leur place et leur identité... Or choisir de reprendre les ingrédients du récit initiatique pour adolescents avec des dragons pour héros n'est pas une pirouette opportuniste. Fort de siècles de tradition, le lecteur présuppose que le héros a bel et bien en lui les ressources qui lui permettront de triompher – après tout, c'est un dragon ! – mais aussi tout le potentiel de destruction, de violence, qui vient dans son sillage. Le dragon-héros est donc un ressort comique, mais aussi une réappropriation intelligente de motifs topiques du genre, basée sur les attentes que le jeune lecteur entretient vis-à-vis de ces créatures, et qui le renvoie à ses propres interrogations ou angoisses sur ce dont il est capable.

MONDE PERDU, MONDE RETROUVÉ

Enfin, les dragons sont, dans de nombreux univers de fantasy, associés plus ou moins vaguement à l'antiquité du monde secondaire. On les croise dans de nombreux jeux de rôle ou jeux vidéo¹, qui influencent d'autant plus la littérature jeunesse qu'elle cherche à capter pour son profit les passions déclenchées par l'immersion ludique ; les dragons y sont souvent fondateurs ou créateurs du monde, ou bien supposés avoir habité l'univers dans un temps révolu. On voit poindre, pas très loin, un autre grand amour des jeunes lecteurs : le dinosaure, symbole du passé perdu que bien des explorateurs en herbe rêvent de redécouvrir. La figure du dragon ajoute, à ce motif, une strate supplémentaire : pour le dire platement, c'est un dinosaure magique, dans un monde qui a perdu sa magie comme nous avons perdu nos dinosaures. L'équivalence est explicite dans le monde de Jennifer Strange, déjà cité, où la magie s'étiolle au point de devenir une préoccupation bureaucratique et où les dragons semblent éteints. La redécouverte des dragons, c'est alors la promesse d'un retour du merveilleux dans un monde désenchanté. Dans les séries *L'Assassin Royal* et *Les Aventuriers de la Mer* de Robin Hobb (1995-2004), les dragons sont supposés avoir disparu – partis, pétrifiés, pris

au piège, amnésiques... Et leur retour, voire leur résurrection, réinfecte, certes, du danger, mais aussi de la magie et de l'espoir.

Et si les dragons n'avaient pas disparu – s'ils étaient simplement cachés? Le feu draconique pouvait, chez Tolkien, symboliser les fournaies destructrices de l'industrie ou les armes implacables de la guerre contemporaine ; mais les romans contemporains, à l'image des angoisses d'aujourd'hui, inversent les rôles. Les créatures fantastiques, à l'instar des espèces animales connues, se retrouvent menacées par l'hostilité et la cupidité des hommes, comme dans *L'Âge du feu* d'E.E. Knight (2005-2011), où la guerre est ouverte et où le lecteur est amené à prendre le parti des dragons ; dans *Cavalier du dragon*, leur dernier habitat est menacé par les machines humaines. Dans cette situation tendue, seuls d'heureux élus peuvent découvrir le secret de l'existence des dragons et gagner leur confiance : les héros et les lecteurs qui les accompagnent. En lisant, ils deviennent dépositaires de la révélation – le magique est possible. Par exemple, dans la série des *Tara Duncan* de Sophie Audouin-Mamikonian (2003-2015), c'est sous l'égide d'un maître dragon que l'héroïne prend conscience de ses pouvoirs magiques, qu'elle quitte le monde connu pour AutreMonde. L'omniprésence des dragons en fantasy jeunesse leur permet de fonctionner pleinement sur le plan symbolique, d'être le signe du passage entre les mondes, de l'espoir du merveilleux qui demeure pour les lecteurs férus du genre – mais un espoir fragile, menacé, malgré son apparente puissance. Ainsi, les dragons sont sanctuarisés dans l'utopie magique, écologique, empathique des pages du roman, dont les lecteurs sont les conservateurs initiés. ●



1. Citons, pêle-mêle, *Warcraft*, *Warhammer*, *Magic: the Gathering*, les *Elder Scrolls*... sans oublier l'un des fondateurs du genre, *Donjons et Dragons*, un incontournable du bestiaire draconique.

↓

Couverture de l'édition illustrée par Jim Kay de *Harry Potter et la coupe de feu*, à paraître en octobre 2019 chez Bloomsbury et, en France, chez Gallimard Jeunesse. (Détail)

